

Une vie qui pourrait bien être la vôtre Entretien avec Sophie Cadieux et Alexia Bürger

Christian Saint-Pierre

Number 147 (2), 2013

Le spectateur en action

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69480ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Pierre, C. (2013). Une vie qui pourrait bien être la vôtre : entretien avec Sophie Cadieux et Alexia Bürger. *Jeu*, (147), 81–87.

Dossier

Le spectateur en action

CHRISTIAN
SAINT-PIERRE

UNE VIE QUI POURRAIT BIEN ÊTRE LA VÔTRE

Entretien avec Sophie Cadieux et Alexia Bürger

Sophie Cadieux entamait en 2011 une résidence d'artiste de trois ans entre les murs du Théâtre Espace GO. Dans cet espace de liberté sont nés jusqu'ici des installations et des parcours, des spectacles atypiques qui réinventent chaque fois le rapport entre la scène et la salle, le spectateur et l'acteur, le regardant et le regardé, l'intime et le social. Mentionnons *Tu iras la chercher*, un superbe texte de Guillaume Corbeil interprété quatre fois de quatre manières totalement différentes par quatre comédiennes guidées par Gaétan Paré aux quatre coins du théâtre du boulevard Saint-Laurent. Plus récemment, *Objet plastique*, une correspondance entre la principale intéressée et Patrice Dubois, une exposition de mots, d'images et d'artefacts que les visiteurs sont incités à s'approprier, et *Au lit avec Virginia*, une lecture intime et immersive d'*Une chambre à soi*, l'essai de Virginia Woolf paru en 1929.

Du 5 au 9 septembre 2012, toujours dans le contexte de sa résidence, Sophie Cadieux dévoilait *Je ne m'appartiens plus*, un parcours pour un spectateur à la fois, imaginé avec Alexia Bürger. Sur le site Internet du théâtre, on invitait ainsi le spectateur audacieux à se prêter à l'expérience : « Nos objets, nos vêtements, notre placard, notre chambre, notre appartement sont des extensions de notre intimité profonde. Ils révèlent, comme les indices d'une étrange énigme, la quantité de masques que nous revêtons chaque jour pour nous livrer au monde extérieur et au regard des autres. *Je ne m'appartiens plus* vous propose une déambulation en solo dans les pièces d'un grand appartement où traînent les morceaux intimes d'une vie qui pourrait bien être la vôtre... »



Je ne m'appartiens plus de Sophie Cadieux et Alexia Bürger (Espace GO, 2012). © Caroline Laberge.

Pour l'occasion, le scénographe Romain Fabre avait conçu et construit, tout autour de la scène de l'Espace GO, pour ainsi dire dans les coulisses de la salle, les pièces d'un appartement : hall d'entrée, salle de bains, bureau, cuisine, couloir, *walk-in* et chambre. Dans ce parcours ambulatoire, une trentaine de spectateurs chaque soir allaient un à un à la rencontre de trois interprètes : la comédienne Sophie Cadieux, la danseuse Sophie Corriveau et la conceptrice sonore Nancy Tobin. L'expérience m'a à ce point ému et ravi, si profondément troublé, que j'ai décidé de rencontrer les deux conceptrices, six mois plus tard, pour procéder avec elles à quelque chose comme un bilan.

« Le point de départ, lance Bürger, c'est sans nul doute notre désir de donner naissance à un parcours ambulatoire pour une personne à la fois. » « La forme allait dicter le propos, renchérit Cadieux. Nous voulions d'abord et avant tout pousser le spectateur dans ses retranchements. Pour ce faire, nous avons choisi de l'entraîner dans un endroit clos, un univers qui soit féminin dans un sens quasi originel, et ce, sans sombrer dans les clichés. Dans les images qui nous ont nourries, il y avait le boudoir, le paravent, un environnement sépia, qui évoque les débuts de la photographie, où règne un érotisme manifeste mais sans une once de vulgarité. » « Et tout d'un coup, se remémore Bürger, cette idée du boudoir nous a tout naturellement menées à celle d'un appartement, un lieu où les masques que l'on porte dans le monde extérieur finissent par tomber. C'est le lieu de l'intimité construite, l'espace que l'on décide être le nôtre, notre rempart contre le monde. »

LES TERMES DU CONTRAT

Cet espace impose une rupture nette avec la plupart des conventions du théâtre. Il change les termes du contrat tacite établi depuis fort longtemps entre le comédien et le spectateur. Un individu entre seul dans une pièce en refermant la porte derrière lui. Incapable de se réfugier dans l'ombre, contraint à la proximité avec l'interprète, il doit non seulement assister, mais aussi participer d'une manière ou d'une autre à la scène, c'est-à-dire y prendre place, s'y positionner, y jouer un rôle, petit ou grand. Voilà précisément où réside le pari original des deux créatrices : faire croire au spectateur que c'est lui qui conduit l'histoire, lui en donner l'impression profonde, l'intime conviction.

« On a en quelque sorte voulu changer le plan, modifier les règles du jeu sans révéler explicitement les nouvelles instructions, confie Cadieux. Pour une fois, le spectateur allait être le personnage principal. » « Nous nous sommes assurées d'induire une intimité, ajoute Bürger, de conférer une vie au spectateur, une existence qui n'est pas la sienne, mais qui le devient le temps de la représentation. » « Il fallait que le spectateur ait le sentiment que cet appartement était le sien, précise Cadieux, que les pièces lui soient pour ainsi dire connues. Dans ce lieu, il rencontre des gens qui ont traversé sa vie, retrouve des êtres qui lui ont été chers. Ainsi, le lien entre les personnages et les époques, c'est toujours le spectateur. »

DANS L'ANTRE D'UN THÉÂTRE MENTAL

Le procédé mis en place est d'une grande efficacité : on se laisse entraîner dans la fiction, et l'on y projette des pans de notre propre histoire. Livrés à nous-mêmes, à nos mécanismes de défense aussi bien qu'à notre capacité d'abandon, nous repensons à des événements qui ont eu lieu ou encore à ceux dont nous redoutons qu'ils se produisent un jour.

Pour ma part, j'ai été amené à faire partie d'un couple qu'une tonne de souvenirs en commun n'empêche pas de vaciller. J'ai contemplé le visage d'une amie via Skype. J'ai eu le temps de réfléchir, assis devant un bureau sur lequel était posé un contrat d'assurances portant mon nom et mon adresse, mais aussi un exemplaire du numéro 141 de la revue *Jeu*. Ma sœur et moi avons dû nous résoudre à placer en centre d'accueil notre mère en perte d'autonomie. J'ai dû encaisser la rage d'une amie acharnée à trouver le vêtement qui convient, celui qui lui donnerait le sentiment d'être bien dans sa peau. J'ai supporté la présence dans mon lit d'un homme dont je ne savais rien ou bien peu de choses. Puis, en guise de conclusion, j'ai vu apparaître mon visage sur un écran immense placé sur la scène vide d'un théâtre vide, une photo de moi prise à mon insu un peu plus tôt dans le parcours.

Parce qu'on bouge, qu'on frôle les comédiennes, qu'elles accusent notre présence, nous regardent dans les yeux, nous interpellent directement, mais aussi parce que les scènes sont construites avec juste assez de précision pour encadrer notre imaginaire, pour le laisser opérer pleinement, la posture du spectateur est bien plus riche et troublante que celle à laquelle nous limitent la plupart des représentations disons conventionnelles.

« On ne voulait pas donner toutes les clés, précise Cadieux. On préférerait guider le spectateur, l'inciter à vivre l'expérience à fond, mais sans le prendre par la main, sans devenir didactiques. L'intimité, c'est quelque chose d'évanescant, d'impalpable. Notre défi, c'était de donner juste assez de détails, juste assez d'éléments de cette histoire commune pour permettre à l'imaginaire du spectateur de travailler, de combler les trous, de projeter ses souvenirs sur la trame que nous proposons. »

MISE EN SCÈNE DE SOI

Dans une section du parcours, le couloir, un mur immense est recouvert de *post-it* sur lesquels sont consignés en quelques mots les événements d'une vie. Une voix enregistrée lit un texte du psychanalyste Serge Tisseron, où il est question du désir d'extimité :

Désir qui nous incite à montrer certains aspects de notre moi intime pour les faire valider par d'autres afin qu'ils prennent une valeur plus grande à nos yeux. Le désir d'extimité est parfois confondu avec l'exhibitionnisme, mais il est en réalité différent. Dans l'exhibitionnisme en effet, il s'agit de ne montrer que des parties de soi dont la valeur est déjà assurée. L'exhibitionniste ne prend jamais de risque et ne montre de lui-même que ce qu'il sait pouvoir subjuguier ses interlocuteurs. En revanche, le désir d'extimité est inséparable d'une prise de risque : la valeur de ce qui est montré n'est jamais connue et c'est justement par le retour des autres qu'il est appelé à en prendre¹.

« Tisseron parle de la possibilité de se construire aujourd'hui, avec les nouvelles technologies, des identités simultanées, explique Bürger. Cette idée d'une perpétuelle mise en scène de soi est partout dans nos vies actuellement. C'est ce jeu de masques que nous avons voulu traduire dans le parcours, et surtout ce moment inévitable où le vernis finit par craquer. Nous l'avons fait par le biais de tout ce qui touche à la mémoire, aux souvenirs et aux réminiscences. C'est pourquoi on découvrirait dans chaque pièce des traces, des bribes du passé, les inscriptions d'une certaine banalité, d'une certaine quotidienneté que nous avons pris plaisir à théâtraliser. Dans un véritable appartement, ça n'aurait pas fonctionné, parce qu'il n'y aurait pas eu cette notion de mise en scène de l'intimité qui était si vertigineuse, je pense, pour le spectateur. »

1. Dans *les Tyrannies de la visibilité*, sous la direction de Nicole Aubert et Claudine Haroche, Toulouse, Éditions Érès, 2011.



« La vie est une somme d'aventures et d'anecdotes, ajoute Cadieux. C'est ce qui nous a poussées à construire nos scènes sur cette notion de bagage commun entre deux individus. On a osé croire que le spectateur allait nous suivre là-dedans, qu'il y aurait une entente tacite. En même temps, ça pose une question fascinante : est-ce qu'il y a encore théâtre si deux humains jouent ensemble, l'un pour l'autre ? » « Si le spectateur ne participe pas, s'il ne devient pas acteur, l'action va suivre son cours, explique Bürger. Mais le spectateur comprend assez vite que s'il ne participe pas, il ne se passera rien d'extraordinaire, sans parler du fait qu'il se trouvera alors condamné au rôle délicat de voyeur. Il est donc presque invariablement porté à intervenir, à participer, à jouer un rôle plus ou moins actif. »

Je ne m'appartiens plus
de Sophie Cadieux et
Alexia Bürger
(Espace GO, 2012).
Sur la photo :
Sophie Corriveau.
© Caroline Laberge.

L'ÉVENTAIL DES RÉACTIONS

« J'ai eu droit à toutes les réactions, révèle Cadieux. Certains ont refusé toute forme d'interaction, allant jusqu'à immobiliser les muscles de leur visage. D'autres, au contraire, ont à ce point embarqué dans le plaisir de la fiction, en étaient à ce point assoiffés, faisaient preuve d'une telle volonté et d'une telle impudeur qu'ils m'ont bouleversée, et ce, malgré mes aptitudes d'improvisatrice. Ils allaient au-devant de moi, inventaient de toutes pièces des personnages et des événements. Par moments, il m'arrivait de me demander qui, en réalité, faisait du théâtre. Est-ce que c'est nous qui jouions d'eux ou eux qui jouaient de nous ? Parfois aussi j'avais le sentiment d'être le réceptacle d'une véritable histoire, que le dialogue prenait une tournure thérapeutique, flirtait avec le psychodrame. Certains instants étaient très beaux, des gens pleuraient de manière libératrice, alors que d'autres individus avaient des énergies très négatives. Entrer comme ça en contact direct avec 30 personnes chaque soir, c'est très exigeant physiquement et psychologiquement. »

« Ça a soulevé des choses qu'on ne cherchait pas et qu'on ne soupçonnait pas, explique Bürger. C'était impressionnant de voir l'état dans lequel les gens sortaient. Certains étaient très émotifs, parfois même en larmes, alors que d'autres me demandaient ce qu'ils auraient dû faire, de quelle manière ils auraient dû agir. Ils voulaient qu'on leur donne le mode d'emploi. Ils avaient voulu bien faire, réussir l'épreuve. L'un des aspects les plus intéressants, c'est la façon dont le parcours interrogeait le sens même du théâtre comme art vivant, c'est-à-dire comme rencontre entre des êtres humains. L'essentiel, n'est-ce pas justement cette rencontre ? On va si souvent au théâtre en se disant que tout se déroulerait exactement de la même manière si on n'était pas là ! »

On pense forcément ici aux artistes de la performance qui, comme Tino Sehgal, ont développé depuis les années 90 « une esthétique de l'interhumain, de la rencontre, de la proximité et de la résistance au formatage social », ceux dont les approches ont été systématisées par Nicolas Bourriaud dans *Esthétique relationnelle* (Presses du réel, 2003 [1998]). Osons formuler ici le souhait que la pratique théâtrale québécoise actuelle s'aventure plus souvent de ce côté, à la manière de Sophie Cadieux et Alexia Bürger, mais aussi d'Olivier Choinière, du Théâtre du Grand Jour, de la cellule Lumière rouge de Mise au jeu (*Je ne sais pas si vous êtes comme moi*) et, plus récemment, de Félix-Antoine Boutin (*Message personnel*) et de la compagnie Endoscope (*Ceci est un meurtre*).

PLUS ÉPHÉMÈRE QUE JAMAIS

« C'est troublant de penser qu'on n'a pas vu la majeure partie d'un spectacle qu'on a pourtant conçu, lance Cadieux. Alexia, Sophie, Nancy et moi n'avons vécu et vu qu'une infime partie de la représentation. Ceux, comme Ginette Noiseux, Line Noël et Romain Fabre, qui ont passé une soirée à faire semblant de dormir dans le lit qui se trouvait dans l'avant-dernière pièce, ont été les seuls témoins de certains moments pas banals. » En somme, il ne restera de traces de l'expérience que dans l'esprit de ceux et celles qui auront vécu le parcours, dans la mémoire fragmentaire des interprètes et des spectateurs, dans les récits qui vont nécessairement traduire, recomposer, mais aussi plus ou moins tordre la réalité. En ce sens, j'ose croire que cet article sera une pierre dans l'édifice du souvenir. ■

Sophie Cadieux dans
Je ne m'appartiens plus,
conçu avec Alexia Bürger
(Espace GO, 2012).
© Caroline Laberge.

